Smyrne à la fin de l'empire ottoman : un cosmopolitisme si voyant

Hervé Georgelin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cdlm/127>

DOI : 10.4000/cdlm.127

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2003

Pagination : 125-147

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Hervé Georgelin, « Smyrne à la fin de l'empire ottoman : un cosmopolitisme si voyant », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 67 | 2003, mis en ligne le 25 juillet 2005, consulté le 21 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/127> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.127>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2021.

© Tous droits réservés

Smyrne à la fin de l'empire ottoman : un cosmopolitisme si voyant

Hervé Georgelin

- 1 L'objet de cette contribution est de mettre en évidence le caractère cosmopolite de Smyrne, ville ottomane à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle et de contribuer à mieux cerner la réalité historique du cosmopolitisme, en dépassant les simples constats de diversité de la population.
- 2 Pour ce faire, une brève comparaison avec Césarée permet de mettre en évidence la nécessité d'une présence occidentale pour parler de cosmopolitisme méditerranéen. Le cosmopolitisme entre sujets ottomans n'est pas ressenti comme tel, quelles que soient les pratiques. Je centre ensuite mon propos sur l'aspect visuel entretenu du cosmopolitisme smyrniote. Puis j'évoque brièvement certains temps privilégiés de mise en espace des présences communautaires, ainsi que l'œuvre scolaire des communautés, mettant en évidence les hiérarchies et les tensions existant sous le vernis Belle-Époque de la cité, vernis chatoyant que la violence nationaliste brisera irrémédiablement.
Une ville diverse
- 3 Smyrne est une ville cosmopolite par la composition même de sa population. Celle-ci, à la fin de l'Empire ottoman, comprend une majorité non musulmane, et même grecque-orthodoxe, renforcée par la présence de populations levantines, arméniennes, européennes importantes d'où le surnom de *Gâvur İzmir*, que la ville avait dans l'Empire ottoman.
- 4 Cette formule la désignait comme métropole de la chrétienté micrasiatique, et comme ville plus proche culturellement de l'Europe que Constantinople elle-même, la capitale impériale. Avant la Première Guerre mondiale, le *sancak* de Smyrne compterait environ 500 000 habitants, dont 149 000 Turcs, 320 000 Grecs, 19 000 Israélites, 10 000 Arméniens et 2 000 étrangers.¹ Il ne s'agit que d'une estimation, vraisemblablement élevée du nombre d'habitants, et les catégories de répartition de la population mériteraient d'être discutées. Néanmoins un aspect diversité de la ville ressort déjà de ces chiffres.

5 Les causes de la diversité de la population de Smyrne sont de plusieurs ordres. Il s'agit principalement du développement de l'économie portuaire qui débute à la fin du XVII^e siècle et qui attire de nombreux migrants de tout le bassin égéen mais aussi de l'Intérieur de l'Anatolie. La région est elle-même peuplée de façon de moins en moins homogène, les cultivateurs grecs-orthodoxes achetant des épiceries puis des terres le long des vallées fluviales et des lignes de chemin de fer. Smyrne est une ville riche, considérée dans l'Empire comme la « mère des pauvres », c'est-à-dire la ville où tous les habitants de l'Asie Mineure occidentale et de l'Archipel peuvent espérer trouver un emploi, des ressources économiques et scolaires, pour développer des projets d'ascension sociale à court ou long terme.²

6 En un second lieu, en particulier depuis le début du XIX^e siècle, les évolutions politiques balkaniques et caucasiennes entretiennent des flux migratoires musulmans, de *muhacirs*, en direction de Smyrne qui renforcent et diversifient la population musulmane de la ville.³

Par delà de la mosaïque ethno-religieuse

7 Il ne vient à personne à l'idée de considérer Césarée, à la fin du XIX^e siècle, comme une ville cosmopolite.⁴ Il s'agit d'une ville, qui bien qu'elle soit de certaine importance commerciale et économique, est associée automatiquement avec les profondeurs de l'Anatolie, que l'on identifie rapidement avec un développement social et éducatif moindre que celui des grandes villes du littoral notamment de l'Ouest de l'Empire. Pourtant, objectivement, la population césariote n'est pas monolithique. Elle est même très diversifiée. Les Arméniens mais aussi les Grecs orthodoxes y occupent une part non négligeable de la population, peut-être respectivement de 30 à 40% et 10 à 20%.

8 Ces communautés non-musulmanes sont principalement turcophones en ville et se fondent quelque peu dans le décor, en particulier pour un voyageur occidental. Certains historiens grecs, Sia Anagnôstopoulou mais aussi Evangelia Balta, insistent sur la grande interpénétration de la vie sociale des musulmans et des grecs-orthodoxes, dans la région de Cappadoce, avant l'échange obligatoire des populations en 1923-1924.⁵ Avant 1915, il en était de même pour les Arméniens.

9 La pluralité religieuse des groupes en situation n'est donc pas une condition suffisante pour parler de cité cosmopolite, si l'on respecte la perception des acteurs sociaux de l'époque. Le seul endroit de la région qui ait une petite réputation de cosmopolitisme est la ville de Talas, une bourgade au sud-est de Césarée où la population est presque exclusivement chrétienne et où aussi les étrangers, notamment les Américains, ont des institutions sanitaires et éducatives. Il s'agit d'une bourgade que l'on aimait qualifier de Péra de Césarée, d'après le nom du quartier chic de Constantinople.

10 Il semble ainsi que pour les contemporains, la qualité de cosmopolite soit nettement liée à la présence d'Européens ou d'Américains. Cet usage linguistique montre combien le cosmopolitisme est un phénomène lié à la hiérarchisation économique, sociale et culturelle.⁶ Cette part d'Occident désiré du cosmopolitisme doit être incluse dans notre définition du cosmopolitisme, pour l'étude de cités du Proche-orient d'avant les États-nations.

L'Occident à Smyrne

11 La référence civilisationnelle, quasi incontestée dans toutes les communautés ethno-religieuses, est l'Europe, entendue au sens étroit d'Europe occidentale, incluant peut-

être l'Empire austro-hongrois.⁷ Jusqu'en 1919, la grande langue internationale, tant du commerce que de la diplomatie est le français.⁸

- 12 La langue a une position hégémonique, comparable par son pseudo-naturel à celle de l'anglo-américain d'aujourd'hui, mais sans prétendre être la langue d'une masse.⁹ Smyrne fait partie des villes-étapes des tournées internationales des membres de la Comédie française. L'accès à cette langue est un étalon de civilisation. Même les récits de voyage allemands jaugent la valeur des officiels turcs à leur maîtrise éventuelle du français.¹⁰ Or c'est bien dans cette population que l'accès à ce genre de savoir et de normes culturelles est le plus problématique. L'élite ottomane y a aisément accès dans les grands établissements scolaires de la capitale, fondés au cours du XIX^e siècle, mais qu'en est-il de l'administration et des officiers en province ?
- 13 La référence obligée à L'Occident n'est pas sans provoquer des tensions intimes dans la plupart des groupes autochtones. Si le désir d'Occident est fort chez les chrétiens et les juifs orientaux, leur non-appartenance à ces sociétés leur est aussi présente à l'esprit.
- 14 Quelle place pour l'Orthodoxie dans la référence européenne, pôle incontesté de modernité et de puissance ? Quelle place pour le judaïsme même dans la culture française, tiraillée entre le christianisme occidental et les tendances à la sécularisation ?¹¹ Et, bien sûr, quelle place pour la culture islamique, dans un ensemble que l'on continue, au Proche-Orient plus qu'ailleurs, à associer au christianisme ?¹² Comment les Turcs, les plus en prise avec la modernisation de l'Empire, se situent-ils par rapport aux Puissances européennes, qui sembleraient omnipotentes, si leurs appétits ne s'équilibraient pas les uns les autres ?¹³
- 15 À côté de l'Europe occidentale, la Russie pourrait faire figure de tuteur de prédilection, même si son impact sur la vie quotidienne smyrniote est limité : il n'y a pas, à ma connaissance, d'école russe à Smyrne, par exemple. La Russie est cependant un État important pour les Orthodoxes de Smyrne, affichant leur enthousiasme lors de visites princières russes. Il s'agit de l'unique État orthodoxe indépendant du XV^e au XVII^e siècles. C'est un État en voie de modernisation économique et culturelle rapide, qui est a des desseins anciens sur les mers du Sud. Or sa descente a été arrêtée par l'Europe occidentale, pendant la guerre de Crimée (1854-56). Cette référence à la Russie disparaît après la révolution de 1917, simplifiant singulièrement les possibilités d'allégeance idéologique des populations locales.
Un spectacle constamment renouvelé
- 16 Le cosmopolitisme de la population de Smyrne est frappant par son aspect voyant. Je pense que les diverses populations se livrent à un jeu plus ou moins conscient d'occupation de l'espace visuel, voire d'investissement des espaces publics à Smyrne. Il importe pour chaque groupe de montrer son existence et son excellence économique et culturelle à ses voisins ainsi qu'aux visiteurs, notamment occidentaux. Pour parvenir à cette fin, les divers groupes adoptent des codes similaires. Ainsi, alors que chaque entité désire se distinguer, elle adopte des modes d'exaltation de soi qui sont analogues à ceux des communautés voisines.
- 17 Cette publicité s'inscrit tout autant dans la vie quotidienne, (que ce soit au niveau de la mise, que de l'affichage commercial, que de la langue parlée en public), que dans des temps particuliers à chaque groupe. La plupart des cartes postales de Smyrne montre la profusion des langues pratiquées à Smyrne. Au-delà de la simple valeur communicationnelle de l'affichage commercial, celui-ci s'inscrit dans une logique

d'expression identitaire, un phénomène que l'on peut observer à Belleville aujourd'hui également.

- 18 L'enchevêtrement des inscriptions en grec, en français, en ottoman, en arménien révèle l'enchevêtrement des populations dans le tissu urbain, et révèle souvent l'identité des propriétaires des magasins, un commerçant grec-orthodoxe aura à cœur de s'afficher en grec-orthodoxe. L'affichage flatte aussi les clients potentiels, l'affichage en français s'adresse à une frange de la population, qui peut prétendre à faire partie du canon culturel dominant. L'usage du français, en tant que langue de l'élite universelle à l'unisson de l'Occident, est une norme désirée, vers laquelle on désire tendre.
- 19 On est saisi par l'adaptation des discours commerciaux occidentaux aux multiples langues de l'Empire. Ainsi la publicité révèle la vigueur des diverses cultures locales : on peut trouver dans la presse et dans l'espace public de Smyrne des publicités pour les machines à coudre Singer, par exemple. Il est visible que l'ottoman n'a pas la part privilégiée que la nature du régime politique laisserait escompter. Dans la partie moderne de la ville, ce n'est pas la langue d'affichage principale. Le simple usage des chiffres arabes dans une rue marchande populaire révèle que l'espace n'est pas destiné à être lu par des Ottomans musulmans, en tous cas pas en premier lieu, qui utilisent les chiffres indiens, comme c'est aujourd'hui encore le cas en Syrie, par exemple.
- 20 Ce que je veux dire ici c'est que l'espace est saturé de signes, même bénins, qui renvoient à un groupe ethnique ou religieux défini. Certains groupes n'ont pas droit à l'affichage public : qu'en est-il de la présence affichée des Tsiganes, des descendants d'esclaves noirs à Smyrne, voire même des juifs hispanophones, eux bien pourvu de plusieurs langues écrites ?¹⁴ Ils sont proprement invisibles.
- 21 Smyrne est une des cités ottomanes qui a le plus produit d'images de soi. La production de photographies et de cartes postales y était importante. Sur plusieurs années, les annuaires orientaux, suivis sur plusieurs années, révèlent le développement de l'activité photographique, généralement du fait des chrétiens d'obédience occidentale puis orientale.
- 22 Les cartes postales de la Belle-Époque ottomane, que je fixe des années hamidiennes jusqu'à la révolution jeune-turque de juillet 1908, sont produites par les photographes locaux. Elles renseignent sur ce que ce milieu désirait montrer de sa propre ville à l'extérieur, ce qu'il jugeait digne d'intérêt, et ce qu'il aurait aimé être significatif pour sa ville. L'étude de cette iconographie smyrniote est une aide précieuse pour cerner le cosmopolitisme du lieu. Confrontée à d'autres données, elle permet de révéler comment celui-ci est construit par les photographes locaux, et révèle aussi les parts délibérément occultées de la réalité urbaine dans ce processus.
- 23 Les trois clichés ci-inclus ont été choisis parmi un fond d'environ 250 cartes postales anciennes venant de Smyrne.¹⁵ Ces cartes ne sont pas rares et peuvent être acquises facilement auprès de marchands spécialisés, en France. Je propose ainsi de les accepter comme significatifs de l'image de soi que Smyrne aimait se montrer tant à soi-même et qu'au monde extérieur. Ces trois clichés la « Rue franque », le « Café de Paris » et la « Bourse des céréales sur les quais » manifestent le tropisme occidental de la Smyrne productrice d'images et sa mise en scène de ce qu'elle estime être un reliquat d'Orient, bien présent encore dans sa réalité urbaine quotidienne.
- 24 La Rue franque est le symbole de la présence levantine ancienne à Smyrne, c'est-à-dire du rapport entre l'Asie Mineure et l'Occident. L'adjectif désuet souligne la part

française importante dans la présence européenne à Smyrne, mais aussi son origine antérieure à la formation de l'État-nation français et donc son aspect composite, regroupant des descendants de bien des régions méridionales de l'Europe occidentale catholique mais aussi de Britanniques voire de Hollandais ou d'Allemands.

- 25 Il s'agit de la rue qui suit l'ancien rivage et qui est, dès le XVII^e siècle, habitée par des membres des églises occidentales, souvent ressortissants des États occidentaux. À la fin du XIX^e siècle, elle est désormais une rue de l'intérieur de la partie chrétienne de la ville et rassemble de nombreuses boutiques qui offrent des biens et des services venus d'Occident. L'affichage commercial dans cet espace est souvent en langue occidentale, sinon en grec, parfois en arménien.
- 26 La mise des passants est, à quelques détails près, en synchronie parfaite avec l'Europe occidentale. Certains hommes portent cependant le fez, marque de la modernité étatique ottomane. Le cachet de ce cliché, très connu, est conféré par la silhouette féminine, vêtue et coiffée à l'occidentale, qui s'éloigne de dos de l'objectif. La silhouette semble cintrée par un corset, le port de l'inconnue sans visage est altier. Le photographe se tient au beau milieu de la rue en début d'après-midi, selon l'indication de l'horloge, vraisemblablement en hiver ou en automne, sinon la rue serait vide. Bien peu de choses évoquent l'Orient ou l'Égée dans ce cliché. La légende est indiquée en français. Smyrne se montre comme une ville en continuité avec l'Occident. Le photographe suggère la séduisante élégance des femmes du lieu, réputé pour une certaine liberté de ses mœurs.
- 27 Le *Café de Paris* est, quant à lui, un des nouveaux lieux phares de la Smyrne, toujours chrétienne, mais plus récente. De façon encore plus explicite que la carte précédente, le nom même du café photographié évoque la ville-référence par excellence. Smyrne se donne des allures de Petit Paris.¹⁶ La légende, en français une fois de plus, de la carte en est presque paradoxale, elle se veut un « *souvenir de Smyrne* », ce qui est la fonction de ce genre de documents, mais elle évoque aussi l'ailleurs européen sublimé, puisqu'elle présente le « *Café de Paris* ».
- 28 Ce type de noms de lieux publics se retrouve dans les capitales des colonies ou protectorats français. À Smyrne, la capitale parisienne exerce son attrait, sans même que la France ne soit détentrice de la souveraineté politique. La citation de l'Occident idéalisé n'est pas le fait de n'importe quel groupe de population, comme l'indique la deuxième mention du nom de l'établissement, sur son frontispice : *Kafenion tòn Parisiôn*. La clientèle visée est surtout grécophone. Le propriétaire doit, lui aussi, appartenir à l'ensemble grec. C'est la population qui prétend le plus au mimétisme et à l'arrimage avec l'Europe.
- 29 L'établissement se trouve sur les Quais, construits sur la mer au-delà du rivage, terminés en 1875. Ceux-ci ont transformé l'aspect de la ville entière, qui offre désormais aux voyageurs arrivant par la mer, l'aspect minéral et propre d'une ville en liaison constante avec l'Europe industrielle et marchande.¹⁷ Le café est décoré avec force drapeaux, notamment hellénique, allemand, australien et français. De petits drapeaux helléniques ornent l'intérieur du patio. Il n'y a qu'un drapeau ottoman. Le nationalisme hellénique est affiché sans complexe, dans le cadre du port cosmopolite et moderne. On peut dire que celui-ci se pare ainsi des signes annonciateurs de sa destruction finale.
- 30 De nombreux clients, tous des hommes - les cafés modernes ne dérogent pas encore à la règle ottomane - ainsi que des passants se sont arrêtés pour le cliché. Ils fixent

l'objectif, essayant d'être le plus digne possible. Les couvre-chefs sont de plusieurs sortes. Alors que les mises n'évoquent en rien l'Orient, ces messieurs portent le chapeau européen ou le fez, donnant à la photographie un caractère composite, voire transitoire. L'établissement est également en relation avec l'Occident technicien. Celui-ci est aussi un « cinématographe ». Ce nouvel art se développe à Paris et à Smyrne en presque totale simultanéité. Or les films montrés à Smyrne, comme dans le monde entier d'avant-guerre, sont au moins aux deux tiers français et proposent ainsi à la population locale des histoires, des psychologies et des modèles de comportement venus d'ailleurs.¹⁸

- 31 Toujours dans le même lieu, les Quais, « *La bourse des céréales* » est un autre cliché qui présente la façade moderne et européanisée, tant exhibée par les Smyrniotes, si désireux de faire partie du monde civilisé. Mais l'image joue également sur le contraste entre ce cadre moderne et l'irruption presque incongrue de chameaux et chameliers qui transportent des céréales de l'arrière-pays smyrniote vers le port d'exportation.
- 32 Je pense que le regard du photographe smyrniote éprouve lui-même une sensation d'exotisme envers ce genre de mode de transport et les mises des chameliers et qu'il désire faire partager ce pittoresque aux destinataires de cette carte postale. Je n'ai pas trouvé ailleurs de mention de cette bourse qui semble bien informelle. Ceci indique une mise en relief réfléchie d'une scène quotidienne de transbordement. Les travailleurs portent des *ialvars* ou braies anatoliennes.
- 33 Le cliché montre la cohabitation dans un même lieu de l'extrêmement moderne et du traditionnel, de l'éclairage public au gaz, voire à l'électricité, et les animaux de bas incongrus pour un œil occidental. Les maisons des Quais, sont des maisons néo-classiques, elles sont bâties sur plans et ressemblent à une version méditerranéenne de petits immeubles haussmanniens, aux lignes régulières, bien alignés. Elles ont plusieurs étages, leurs façades sont ornées de balcons avec balustrade en fer forgé. Le rez-de-chaussée est consacré à des usages commerciaux, les boutiques ou bureaux sont protégés de stores. Les fonctions urbaines cohabitent verticalement sur un même espace, ce qui n'était pas le cas dans l'espace ottoman classique. L'empilement des sacs de céréales fait désordre sur ce quai neuf, qui accueille des bateaux fonctionnant à la vapeur et dont l'éclairage public ne semble rien avoir à envier à la technique et à l'allure des équipements parisiens similaires.
- 34 Le photographe met en scène l'irruption de « l'Orient » dans sa ville, pour mieux souligner son étrangeté et l'européanité de Smyrne et des groupes smyrniotes majoritaires, c'est-à-dire les Chrétiens d'obédience orientale ou occidentale, résidant en ville.
- 35 La plupart des images de Smyrne soulignent la proximité de l'Occident. La ville ressemble à une ville du sud-européen chrétien. Sa jetée moderne construite par l'entreprise Dussaud frères à partir de la fin des années 1860, aligne Smyrne sur la Méditerranée moderne. L'activité des Occidentaux y est très visible. Ceux-ci bénéficient des Capitulations qui les privilégient juridiquement et surtout fiscalement.¹⁹ Les intérêts économiques ont attiré au XVII^e siècle de nombreux consulats. Il y a même un consul des États-Unis à Smyrne, avant que ce pays soit représenté à Constantinople. Cette présence diplomatique est appuyée par des visites d'escadres occidentales. Le cosmopolitisme smyrniote est bien gardé, l'Occident veille et de façon bien peu subtile.

20

- 36 L'année à Smyrne est marquée par une série de fêtes religieuses et nationales étrangères et d'occasions spéciales, comme la visite d'un bâtiment de guerre occidental ou russe. Ces temps à la fois spécifiques, mais aussi relativement nombreux, sont l'occasion pour chaque communauté de se mettre en scène dans l'espace urbain. Le monde ottoman, quelle que soit la communauté évoquée, est un monde de sommités, d'autorités, aux hiérarchies évidentes. Un consul, un dignitaire religieux local, le chef politique du vilayet sont les figurants d'une auto-célébration sans cesse renouvelée de l'excellence de chaque groupe institutionnalisé.
- 37 Une fois de plus, certains groupes n'accèdent pas à cet espace spatio-temporel. Tous les habitants de Smyrne partagent le même goût pour l'apparat que celui-ci se déploie lors des Pâques orthodoxes, du 14 juillet, des fêtes impériales, comme l'anniversaire de l'accession au trône du sultan. Dans les processions pascales orthodoxes ou les illuminations de ramadan, l'on désire s'afficher à son avantage, supputant qu'apparence et essence sont en harmonie.²¹ La particularité des non-musulmans à Smyrne est leur absence de discrétion, à laquelle ils se tiennent à l'intérieur de l'Anatolie. Au jour le jour, *Gâvur İzmir* se donne en spectacle et rejette ainsi le statut de soumission qui devait être celui des populations non-musulmanes.

Une organisation sociale bien plus qu'un chatolement

- 38 Smyrne est comparable à d'autres cités de l'est méditerranéen, mais vraisemblablement ailleurs aussi, à d'autres villes d'Europe centrale ou orientale comme Lemberg ou Tschernowitz, à la même époque.²² Nulle part, il ne peut être question de juxtaposition bon enfant, de groupes religieux, culturels ou ethniques différents. Au-delà de la joyeuse pagaille que les voyageurs occidentaux se plaisent à souligner, en particulier dans les lieux de promiscuité par excellence que sont les marchés, ces cités sont régies par un ordre, une hiérarchie très nette des rapports entre groupes. Le chaos n'est que superficiel. Le *bazar* ou le *bezesten* sont d'ailleurs des lieux très particuliers dans la cité, où les rencontres entre groupes sont la norme, alors que les rues des quartiers résidentiels offrent des aspects plus homogènes.
- 39 D'où vient cette hiérarchisation sociale de la dimension ethnique de ces sociétés ? S'agit-il d'un dispositif importé de l'Europe conquérante, en proie depuis le XVIII^e siècle à une passion de taxinomie du genre humain ? Je crois plutôt que les relations de pouvoir et donc les hiérarchisations sont aussi bien locales et reposent sur une distinction entre eux et nous, qui n'est propre à aucune aire culturelle. Le processus de hiérarchisation pourrait presque avoir le statut d'invariant anthropologique, comme le laisse penser des plumes post-orientalistes, à l'instar d'Aslı Çırakman.²³ Comment s'articule la hiérarchisation des groupes à Smyrne ? Je pense que les normes smyrniotes sont en cohérence avec celle du reste du monde, désormais dominé par l'Occident. Elles s'imposent, peut-être de façon plus discrète, dans l'ensemble de l'Anatolie également.

Une perception de « soi » inconfortable

- 40 L'Orient est négativement connoté pour tous les groupes, en présence. Pour parler de l'Orient, on tend même à le désigner par les termes des langues occidentales. Une certaine haine de soi discursive est perceptible dans les milieux en contact avec l'Europe ou ses avatars locaux.²⁴ Le soi, l'Orient réel inspire la désolation.²⁵
- 41 Au niveau du discours des élites autochtones, le thème du mélange, en particulier du mélange oriental, n'est pas à l'honneur. L'apparente diversité n'est pas un élément de fierté des contemporains qui chercheraient plutôt à gommer de leur univers mental de trop grandes disparités. Les nationalismes gagnent les esprits, au cours du XIX^e siècle.

Les normes enviables sont celles des États-nations ouest-européens, dans la supposée homogénéité qu'ils présentent au reste du monde. Or ces normes sont en contradictions avec la réalité des villes cosmopolites de la Méditerranée orientale. On peut dire qu'elles auront raison de ces dernières. Alors que la multiplicité des contacts de la ville, avec l'arrière-pays comme avec l'Europe occidentale explique son succès économique, la norme désirée est celle d'un ensemble homogène. Il y a là divorce entre l'évolution idéologique d'un lieu et sa situation matérielle objective.

- 42 Smyrne entretient des rapports ambigus avec son arrière-pays, même si son statut politique ne lui permet pas de maintenir l'illusion d'être une adjonction aux terres où elle se trouve, comme Alexandrie ad *Ægyptum*.²⁶ Les habitants aiment voir en leur ville un pôle de modernité, alors que les profondeurs de l'Anatolie, (*ta vathi tis Anatolias*, en grec ; *Anadolouin khorqeri*, en arménien ; *Anadolu derinleri*, en turc, etc. est un topos dans toutes les langues de la région), seraient par définition des zones de non-civilisation. Le jeune Aristote Ônassis était considéré comme un Oriental par les Smyrniotes, alors qu'il ne venait que de quelques dizaines de kilomètres de là. Le fait que sa langue maternelle fût le turc le distinguait aussi négativement des Smyrniotes, plus en synchronie avec le Royaume de Grèce.²⁷
- 43 Les groupes de population, du temps de l'Empire hamidien, ne partagent pas de projet politique commun. L'ordre impérial ne pose pas la question du vivre ensemble en ces termes. Quand celui-ci devient à l'ordre du jour, lors de la révolution jeune-turque, il est vite enterré, laissant place à un rappel à l'ordre communautaire, à plus d'auto-centrage national.
- 44 Par exemple, dans la presse arménienne de Smyrne, on revient vite, en quelques mois, de l'enthousiasme de fraternité de juillet 1908, qui est vite oublié et regretté²⁸ :
- « [...] nous gagnerions bien plus, nous profiterions plus à commencer à nous occuper de nos propres affaires sérieusement, bien sagement et tranquillement, si nous ne nous entre-déchirions pas, à ne pas nous regarder mutuellement de haut, à respecter entre nous des règles d'égalité et de concorde et à observer de loin l'évolution de la Turquie, sans exciter la jalousie des Turcs, sans causer le rire des étrangers, sans être l'objet des railleries de nos compatriotes grecs. »²⁹
- 45 Ce rappel à l'ordre communautaire a lieu après les massacres de Cilicie. Ceci montre que l'atmosphère cosmopolite de Smyrne est affectée par la vie politique dans l'Empire entier et dans le monde. Il ne peut être question de cohabitation irénique, alors que l'Empire est en régression territoriale constante (1878, 1908, 1911, 1912-3) et qu'il connaît en son sein des violences visant les non-musulmans (1894-1896, 1909), même si Smyrne est une des villes les plus policées de l'Empire. Par voie de conséquence des développements anatoliens et ciliciens, le ton dans l'intelligentsia arménienne de Smyrne est à la défiance vis-à-vis de la population turque :
- « N'oublie pas, ô population arménienne, qu'il y a suspendue au-dessus de notre tête, une populace ignorante, inculte et fanatique, comme une épée de Damoclès, n'oublie pas ! »³⁰
- 46 La peur est une dimension fondamentale des rapports entre groupes au sein de l'Empire ottoman. Cette peur est le corollaire de rapports de pouvoirs, dont l'équilibre est souvent remis en cause par l'État ottoman lui-même :
- « Plus nous fanfaronnerons, plus ils nous mangeront, plus nous nous efforcerons de lever la tête, plus ils nous la scieront, plus nous nous montrerons riches, plus ils voudront piétiner notre richesse. »³¹

- 47 Le texte finit par une mise en garde sévère. Le journaliste, un des plus influents dans le monde arménien ottoman, pense que si les Arméniens ne prennent garde, ils ne deviendront jamais des êtres humains à part entière. La circonspection est de mise, en particulier parmi les petits groupes s'ils ne se soumettent pas à l'ordre des choses.
- 48 Même ces bonnes intentions ne suffisent pas à conserver le statu quo, quand sa nature change rapidement. Le groupe grec-orthodoxe est plus ouvertement vindicatif. Il n'hésite pas à manifester, même pendant l'époque hamidienne, sur la voie publique.
- Une urbanité en contexte international
- 49 Le cosmopolitisme smyrniote est à mettre en contexte avec la structure impériale de l'État ottoman. Il n'était pas du tout gênant pour l'Empire de régner sur des sujets non musulmans et non Turcs. La majorité des sujets ottomans était de toutes façons, même si tendancielle depuis la paix de Küçük Kaynarca³² avec la Russie, et celle de Passarowitz³³ avec l'Autriche, l'expansion ottomane fait place à un lent retrait territorial.
- 50 Ces défaites n'affectaient pas encore la nature de l'État, et si elles affectaient la perception de soi des acteurs en place, elles n'aboutiraient que bien plus tardivement à la formation d'un sentiment d'identité nationale.³⁴ Ce mouvement s'accélère cependant au XX^e siècle, après l'annexion officielle de la Bosnie-Herzégovine, l'indépendance de la Bulgarie, l'Union de la Crète au Royaume de Grèce, lui-même érigé sur des territoires anciennement ottomans. Ces modifications internationales font de Smyrne avant le premier conflit mondial, une ville frontière, alors qu'elle était auparavant au centre d'une mer bordée de tous côtés par des territoires ottomans.
- 51 Le recul territorial affecte la composition de la population dans la région et à un moindre degré dans la ville elle-même. Les sujets musulmans quittent les territoires perdus au profit des puissances balkaniques, de gré ou de force. Il y a tendance à l'homogénéisation de l'appartenance religieuse de la population en Anatolie. La région devient un bastion de l'Islam. Les *muhacirs* qui arrivent sur place n'ont plus grand-chose à perdre. Ils considèrent leur lieu de débarquement comme un ultime refuge, les puissances et les populations qui les ont évincés ou qu'ils ont fuies comme des ennemis.
- 52 Cet afflux migratoire a changé la vision de soi des habitants d'Anatolie. Le cosmopolitisme à l'ottomane est remis en cause. Cette situation semble devoir prendre fin, à brève échéance. La défaite ottomane de la première guerre balkanique (oct. 1912) est l'ultime coup porté à l'illusion d'une modernisation qui aurait incorporé tous les sujets au même titre.
- 53 Tous les groupes importants numériquement, peut-être à l'exception des juifs, développent des projets politiques nationaux sur la base d'une vision du monde, développée dans les institutions scolaires de chaque groupe, si celle-ci était absente des foyers. Ces discours vont à l'encontre de la réalité de la ville-échelle, de la ville-carrefour. S'ils peuvent s'intégrer à des projets irrédentistes, comme dans le cas des grecs orthodoxes, ils sont parfois à la limite du suicidaire, comme dans le cas de la communauté arménienne.
- 54 Le nationalisme arménien est aveugle à la réalité diasporique du peuplement arménien. La relative aisance matérielle et le brio intellectuel de la numériquement modeste communauté smyrniote lui sont indifférents. La Fédération Révolutionnaire Arménienne est prête, en 1905, à se livrer à des opérations terroristes de grande envergure, qui échouent, sans égard aucun pour la réalité arménienne locale, si

imbriquée au reste de la population urbaine. Lors de son troisième congrès général, qui se tint à Sofia en 1904, la Fédération révolutionnaire arménienne, opta pour une stratégie terroriste d'envergure contre le régime hamidien.³⁵

55 La planification et la direction des préparatifs sur place furent assurées par un des fondateurs du parti, Qrisdapor Miquelian, sujet russe.³⁶ Le fort attrait des villes occidentales de l'Empire, Constantinople, Smyrne mais aussi Adana, sur la jeune population masculine des provinces ne lui importe pas. Le discours nationaliste grec moderne, lui, nie la pluralité des histoires locales et les discontinuités de l'histoire grecque en Asie Mineure. Tout est reformulé comme si le vilayet d'Aydın ne devait être qu'une Iônie moderne, en continuité irréductible avec les plus anciennes époques de l'hellénisme.

56 Quant au nationalisme turc, il fait des populations chrétiennes orientales, des invités sur des terres qu'il intègre dans ses propriétés nationales. La vigueur des non Turcs en « Turquie », est de plus ressentie comme une anomalie.

57 Le sionisme a du mal à s'implanter dans l'Empire ottoman. Il est particulièrement tardif à Smyrne. Néanmoins, l'hébreu moderne ainsi que la référence à une Palestine juive deviennent plus présents. Les écoles de l'Alliance Israélite Universelle, institution d'inspiration républicaine française, sont obligées de faire une place à ce nouveau corpus référentiel.

58 L'école communautaire est un des fers de lance de la fragilisation du cosmopolitisme. À l'école d'État ottomane, à l'école grecque-orthodoxe mais aussi à l'école arménienne, le monde est ordonnancé en se référant principalement à la culture nationale que l'on est en train d'ériger. Or, selon Edward Said :

« Toute culture définie comme nationale est porteuse [...] d'une aspiration à la souveraineté et à la domination. »³⁷

59 La seconde langue que l'on enseigne à l'école grecque-orthodoxe ottomane est sans aucun doute le français, bien avant le turc ottoman. Les autres langues du cosmopolitisme réel d'une cité comme Smyrne n'ont pas de place dans le programme scolaire. On chercherait vainement la trace de l'arménien ou du ladino dans les programmes scolaires des établissements grecs ou turcs de Smyrne. Il n'est certes pas exceptionnel que le savoir scolaire ne corresponde pas à la société réelle, dans laquelle vivent les élèves, c'est même peut-être la norme. Il reste que l'impact normatif du discours scolaire et de la culture écrite que l'institution distille façonnent l'horizon de normalité et de possibilité des futurs adultes.

60 J'affirme que l'éducation des grecs-orthodoxes dans l'Empire ottoman les préparait mal à la cohabitation, dans une même entité sociale et étatique avec la population turque. À rebours, bien sûr, l'apprentissage de langues chrétiennes de l'Empire n'était pas à l'ordre du jour des écoles publiques de l'Empire. Les Turcs, plus généralement les musulmans, demeuraient extérieurs à la vie intérieure des groupes si celle-ci se déroulait dans leur propre langue, ce qui était de plus en plus fréquent à la fin de l'Empire ottoman.

Le vivre-ensemble des élites malgré tout ?

61 Alors même que les intellectuels d'une communauté contribuent à la séparation des populations, les lecteurs étant encouragés à conserver leur quant-à-soi et à se défier des autres populations, la vie sociale smyrniote réunit toujours les élites de toutes les communautés confondues.

- 62 Les opérations de sauvetage pour les victimes des massacres de Cilicie de 1909, entreprises par les structures communautaires officielles, c'est-à-dire présidées par l'Aratchnort Yéghichè Tourian, associent la crème de la société smyrniote, en particulier les grands noms des familles chrétiennes occidentales, mais aussi les noms de l'administration ottomane. Le pacha en charge alors du vilayet, est convié à la présidence d'honneur. Au-delà des discours tenus en interne, en arménien, la pratique de la vie sociale est plus circonspecte et les contacts continuent, alors même qu'ils peuvent apparaître bien difficile.³⁸ Mais ces formes de connivence élitaires n'ont plus de prise sur les grands mouvements historiques en cours.
- 63 Le chatolement éclatant de *Gâvur Izmir* ne doit pas faire oublier la rigueur des hiérarchisations sociales et culturelles dans la ville. Loin d'être un kaléidoscope informe, le cosmopolitisme smyrniote est un ordre social rigoureux, avec des dominants, les ralliés aux formes linguistiques et culturelles et à la puissance économique et technique de l'Europe occidentale, sinon à tous ses contenus idéologiques progressistes, et des dominés, ceux qui restent fidèles à l'ordre et les valeurs hiérarchisées à l'ottomane ou qui s'y trouvent confinés.
- 64 Le cosmopolitisme smyrniote n'est perçu en tant que tel, que par la présence physique et économique de l'Occident, mais aussi par sa toute-puissance culturelle. Smyrne est à tel point un avant-poste de l'Occident en Asie Mineure, qu'un consul de France peut se laisser aller à la désigner comme ville européenne, juste avant 1914.³⁹ Il s'agit là d'un lapsus révélateur d'une certaine incongruité et, en conséquence, de la fragilité du cosmopolitisme.
- 65 Le cosmopolitisme de Smyrne sera emporté par la violence du nationalisme turc. Les populations non-turques, ainsi que beaucoup de leurs normes sociales et culturelles sont détruites ou expulsées, pour laisser place à un port, qui doit être inséré à l'ensemble national turc, à partir de septembre 1922.
- 66 La part non-turque du territoire n'ayant plus droit de cité, ni à Smyrne, ni ailleurs.⁴⁰ On peut se demander jusqu'à quand ou dans quelle nouvelle mesure le passé d'avant la nation turque pourra être refusé.⁴¹

NOTES

1. - Annuaire oriental, Commerce, Industrie, Administration, Magistrature de l'Orient, fondé en 1880, Constantinople, The Annuaire Oriental Ltd, 1915, p. 1504.
2. - L'expression se trouve dans Angèle KOURTIAN, Les cahiers d'Angèle Kourtian (Souvenirs d'Asie Mineure, 1915-1924), Athènes, Plethron, 1980, p. 140, (en grec).
3. - Justin MCCARTHY, Muslims and Minorities. The Population of Ottoman Anatolia and the End of the Empire, New York, New York University Press, 1983.
4. - Archag ALBOYADJIAN, Histoire de la Césarée arménienne, deux tomes, Le Caire, Édition de la direction cairote de l'Association patriotique de Césarée et des environs, 1937, (en arménien). Cf. § Population et nombre d'Arméniens, pp. 692-700.

5. - Ilias ANAGNOSTAKIS et Evangelia BALTA, La découverte de la Cappadoce au dix-neuvième siècle, Istanbul, 1994. ANAGNOSTOPOULOU Sia, Asie Mineure, du XIX^e siècle à 1919, les communautés grecques-orthodoxes, du millet rum à la nation hellénique, Athènes, Hellinika Grammata, 1997, (en grec).
6. - Archag ALBOYADJIAN, op. cit. , § Talas, pp. 730-748. Ces institutions comprenaient un hôpital réputé, un internat pour filles, tenus par des missionnaires protestants étasuniens, une école primaire pour garçons, un orphelinat crée en 1897, après les massacres hamidiens, grâce à un donateur allemand, puis à partir de 1904 un College pour garçons. Cet effort éducatif bénéficia des faveurs de la famille, pour tant apostolique, des Gulbenkian.
7. - L'Empire austro-hongrois protège l'école arménienne catholique des Pères mekhitaristes, de la branche viennoise. On y enseignait entre autres langues, l'allemand.
8. - Michel LEYMARIE, De la Belle Époque à la Grande Guerre, Le triomphe de la République, (1893-1918), Paris, le Livre de Poche, 1999, pp. 237-238.
9. - Eric HOBSBWAM, Interesting Times, Londres, Abacus, 2002/2003, pp. 336-337.
10. - Rudolf LINDAU, Zwei Reisen in der Türkei, Berlin, F. Fontane, 1899, pp. 63-65. Le vali Kamil Pacha mais aussi le premier fonctionnaire du vilayet parlent français couramment. L'auteur ne manque pas de souligner que le vali parle aussi l'anglais et qu'il rencontre un jeune officier parlant l'allemand. Le français est l'étalon minimum mais il n'est pas contesté.
11. - L'Alliance Israélite Universelle est une entreprise juive française. Aron RODRIGUE, De l'instruction à l'émancipation, les enseignants de l'Alliance israélite universelle et les Juifs d'Orient, 1860-1939, Paris, Calmann-Lévy, , 1994, (traduction de l'anglais), p. 76 : « L'Orient était le dépositaire de tous les maux qu'il fallait extirper. En accord avec son temps, l'Alliance ne doutait pas de la supériorité de l'Occident dans tous les domaines de l'existence ; par conséquent, l'occidentalisation était la seule voie du progrès, la seule façon de transformer le Juif oriental « dégénéré » en un citoyen modèle acquis à la modernité. » L'Alliance est étonnée par la vigueur d'autres attirances idéologiques, notamment vers l'hébreu moderne, des publics juifs qu'elle se considère en charge de régénérer.
12. - La France est la protectrice des chrétiens d'obédience romaine dans l'Empire. Les crises de la III^e République, se séparant des Églises, ne changent pas la politique extérieure de la France au Proche-Orient, ni sa perception dans les populations ottomanes.
13. - L'occidentalisation des élites ottomanes musulmanes dans les grands établissements scolaires d'inspiration occidentale et souvent française est un phénomène bien connu. Comment allier la fidélité à soi-même et l'attraction irrésistible qu'exerce l'Occident dominateur ? Robert MANTRAN, Histoire de l'Empire ottoman, Paris, Fayard, 1989. Paul DUMONT montre, pp. 478-481, les tensions entre les élans modernisateurs étatiques et les pesanteurs idéologiques de la société ottomane musulmane.
14. - Y. Hakan ERDEM, Slavery in the Ottoman Empire and its Demise, 1800-1909, New York, St. Martin's Press, 1996, p. 180-181.
15. - Ces documents appartiennent à la collection de Michel PABOUDJIAN, que je remercie ici pour son aide généreuse et constante. Un pan significatif de sa collection a été

exploité dans Raymond H. KÉVORKIAN et Paul PABOUDJIAN, *Les Arméniens dans l'Empire ottoman à la veille du génocide*, Paris, Éditions d'Art et d'Histoire, 1992.

16. - De façon significative, le « Petit Paris égéen » était le sous-titre d'une exposition de photographies et cartes postales sur Izmir, organisée par l'association parisienne d'action culturelle et sociale, issue de l'immigration des populations de Turquie, Elele, il y a quelques années. Le cosmopolitisme des cités du Proche-Orient donne lieu à une nostalgie un peu facile, maintenant que celle-ci est pratiquement sans objet sur place.

17. - Pierre OBERLING, « The Quais of Izmir », pp. 315- 325, dans Hâmit BAKU et Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT, *L'Empire ottoman, la République de Turquie et la France*, Istanbul, Isis, 1986.

18. - KALIFA Dominique, *La culture de masse en France*, Paris, La Découverte, Repères, n° 323, 2001.

19. - Il s'agit de traités inégaux qui exemptent les ressortissants occidentaux de la fiscalité ottomane et leur confèrent un statut d'extraterritorialité juridique. Les premières ont été signées entre le roi de France François I^{er} et Soliman le Magnifique, en 1536.

20. - MANSOUR Cheikh, *Présence et rôle de la Marine française au Levant de 1870 à 1914 : autour des Cyclades, de la Crète, des archipels de la Mer Egée, ceux des côtes d'Asie Mineure et des Echelles du Levant*, Mémoire de D.E.A. : Sociétés, échanges et cultures des pays de la Méditerranée septentrionale, année 1992/1993 (sans mention de ville et d'université). Mémoire de D.E.A. : Sociétés, échanges et cultures des pays de la Méditerranée septentrionale, année 1992/1993.

21. - Hervé GEORGELIN, *La fin de la Belle-Époque à Smyrne*, doctorat d'histoire et civilisations, directrice : Lucette VALENSI, EHESS, soutenu en novembre 2002. Ch. Volume I, Chapitre IV, « Vie privée, loisirs et réjouissances », pp. 292-376.

22. - Le lien civilisationnel élitare et ordonnateur est, dans ce contexte, la culture d'expression allemande. À ce propos, on peut se rapporter à Lothar DRALLE, *Die Deutschen in Ostmittel- und Osteuropa*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1991, pp. 165-169 : « ... les habitants non-allemands des territoires vers lesquels les Allemands migraient, étaient si attachés à l'allemand, qu'ils se servaient, pendant toute leur vie d'artistes, d'écrivains ou de poètes, de cette langue ou bien même expressément de cette langue et non de leur langue maternelle. » Ainsi qu'à l'introduction, pp. 13-24 de Anny COLIN et Alfred KITTNER, *Versunkene Dichtung der Bukowina*, Munich, Wilhelm Fink Verlag, 1994 : « En 1875 fut fondée l'université François-Joseph de Tchernowitz, que les Roumains aux convictions nationalistes considérèrent comme l'expression de la politique de germanisation de la double monarchie, alors que d'autres y voyaient la réalisation des idéaux humanistes de Lessing et Schiller. Au cours du temps, elle devait devenir le centre intellectuel de la ville. »

23. - ÇIRAKMAN Aslı, *From the «Terror of the World» to the « Sick Man of Europe »*, New York, Peter Lang Publishing, 2002. Le propos central de l'ouvrage est de montrer que les réflexes de hiérarchisation sont partagés et surtout mouvants. La supériorité proclamée des Européens est le fruit du XVIII^e siècle.

24. - LESSING Theodor, *Jüdischer Selbsthass*, Berlin, Jüdischer Verlag, 1930, p. 13 : « In jedem jüdischen Menschen steckt sehr tief die Neigung : ein Unglück, das ihn trifft, als Sühne für eine Versündigung aufzufassen. » ; p. 27 : « Das ist ganz und gar nicht ein nur jüdisches Thema. Es ist ein Phänomen des gesamten Menschengeschlechtes! » ; p. 31 :

« Was kann dieser Mann schon gelten; er ist ja nicht anders wie wir. » ; p. 35 : « Jede bedrohte Gruppe muss auf Selbstbewahrung achten. Daher besteht für sie die Gefahr, das sie ihre Unmittelbarkeit verliert und in vigilierende Überwachtheit heineingerät. Damit aber ist verbunden eine Neigung zu Ironie. Etwas Lauerndes. Ein Danebenstehn. Ein leises Sichselbermisstraun. »

25. - Sophie, née à Brousse-Bursa, la mère d'Angèle Kourtian, ressent comme un déclassement social son séjour de plusieurs années à Afyon Karahisar, en Anatolie, auquel elle doit pourtant sa survie ainsi que celle de ses trois filles. Alors qu'elle arrive à Smyrne, elle se sent « provinciale » et en décalage par rapport à son entourage, qui lui semble à l'unisson avec l'Europe. Cf. Angèle KOURTIAN, op. cit., p. 147 : « - Quel monde élégant, assis autour de nous ! Peut-être que vous n'auriez pas dû nous amener ici. »

26. - ILBERT Robert, *Alexandrie 1830-1930*, Le Caire, IFAO, 1996.

27. - ANASTASSIADIS Michail Ath., « Les derniers diplômés de l'École Évangélique de Smyrne », pp. 227-240, dans *Mikrasiatika Chronika*, Tome VIII, Athènes, Union des Smyniotes. (en grec)

28. - « Soyons des êtres humains », éditorial, pp. 581-583, dans *Arevelean Mamoul*, hebdomadaire, 39^e année, 19 mai 1909, n° 21. Éditorial non signé, mais vraisemblablement écrit par le rédacteur en chef, Mamourian, (en arménien).

29. - Ibidem, p. 583.

30. - Ibidem, p. 582.

31. - Ibidem, p. 583.

32. - Le 10 juillet 1774, la guerre entre la Russie et l'Empire ottoman aboutit au Traité de paix de Küçük-Kaynarci. L'accord assurait le droit d'intervention à la Russie dans les affaires des provinces roumaines. La Crimée était déclarée indépendante. La Russie obtenait plusieurs ports sur la Mer Noire et, surtout, était reconnue comme la protectrice officielle des chrétiens orthodoxes vivant dans l'Empire Ottoman

33. - Le Traité de Passarowitz fut signé en 1718 à Passarowitz-Pozarevac, en Serbie orientale, par l'Empire ottoman d'une part et l'Autriche et Venise de l'autre. La Turquie perdait alors le Banat de Temesvar, la Serbie du nord, y compris Belgrade, la Bosnie septentrionale, et la Valachie occidentale au profit de l'Autriche. Venise perdait toutes ses possessions dans le Péloponnèse et en Crète au profit de la Turquie.

34. - LIEVEN Dominic, *Empire, The Russian Empire and its Rivals*, New Haven, Yale University Press, 2001, pp. 155-156.

35. - T'OQADJIAN Mgrditch, « Actions d'éclat, Souvenirs du passé », dans *Mensuel Haïrenik*, Boston, septembre 1960, volume n° 38, n° 9, pp. 72-84, (en arménien). En fait, le parti, illégal, avait déjà usé de telles méthodes le 26 août 1896, lors de la prise du siège de la Banque Ottomane de Constantinople, ainsi qu'en 1903 contre la succursale de la Banque Ottomane à Salonique.

36. - DASNABÉDIAN Hratch (éd.), *Documents pour l'Histoire de la Fédération Arménienne Révolutionnaire*, Tome I, Beyrouth, 1984, Introduction de Hratch DASNABÉDIAN, p. 7, 1^{ère} colonne.

37. - SAID Edward, *Culture and Imperialism*, (traduction française consultée, Paris, Fayard et Le Monde Diplomatique, 2000), p. 51.

38. - « Nouvelles intérieures », pp. 529-531, dans *Arevelean Mamoul*, hebdomadaire, 39^e année, 28 avril 1909, n° 18, (en arménien).

39. - AMAÉF-CPC-NS-N° 70, feuillet n° 196, courrier n° 81 de Jean-Marie Colomiès, consul général de France à Smyrne, au ministère des Affaires étrangères à Paris, en date

du 24 septembre 1914, 'Politique de Rahmy Bey, Vali du Vilayet d'Aïdin' : « Smyrne est d'ailleurs une des villes les mieux gardées de l'Europe. »

40. - Étienne COPEAUX, *Espaces et temps de la nation turque*, Paris, CNRS Éditions, 1997.

Cf. p. 287 : « Face à ces monuments appartenant à une autre culture, une partie au moins de la population ressent ce que le discours historique officiel (ou ses silences) a d'insuffisant. Il nous est souvent arrivé de constater un trouble chez des personnes ayant une instruction rudimentaire. »

41. - Karen BARKEY et Marc von HAGEN, « Conclusion », pp. 181-189, dans Karen BARKEY et Marc von HAGEN (éd.), *After Empire, Multiethnic Societies and Nation-Building*, Westview Press, Boulder, Colorado, 1997, p. 189 : « A rump state after all cannot fully repudiate its past, at least not for very long ».

RÉSUMÉS

Je décris et analyse certains aspects du cosmopolitisme ottoman, à Smyrne à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. Loin d'être une forme de coexistence joyeuse et chaotique, je démontre que les cosmopolites n'estimaient pas la pluralité des populations présentes, en termes religieux, linguistiques et culturels au sens large. Le cosmopolitisme était un ordre social rigoureux, où les références perpétuelles à l'Occident obligeaient chacun à s'insérer dans une hiérarchie sociale. Comme pour se convaincre eux-mêmes, les Smyrniotes se mettaient régulièrement en scène à travers une riche iconographie très « Belle-Époque ». Néanmoins, la réalité embarrassante du cosmopolitisme ne résiste pas à l'émergence des nationalismes, chaque groupe revendiquant à lui tout seul la capacité d'incarner au mieux, sur place, la civilisation par excellence.

In this paper, I describe and analyse Ottoman cosmopolitanism as this existed in Smyrna at the end of 19th and beginning of 20th centuries. Far from being a happy and chaotic form of coexistence for the people of that time, I demonstrate that these did not view the religious, linguistic, and culturally broad multiplicities of populations positively. Some allegedly superior forms of human existence served as standards to ensure that an ordered system could be formed out of the apparent chaos. In order for the cosmopolites in Smyrna to reassure themselves, they regularly organised demonstrative self-celebrations and produced a vast iconography of their *Belle-Époque*. But the unstable reality of cosmopolitanism gave way to local nationalisms and their exclusivisms, each of the larger groups believed that it incarnated civilisation *par excellence*.

AUTEUR

HERVÉ GEORGELIN

Jean Monnet Fellow, Institut Universitaire Européen, Florence